

King Oliver

A partir
des musiques
traditionnelles
et folkloriques
qui avaient cours à
La Nouvelle-Orléans,
ce grand créateur
a fondé le jazz.

A la fois gardien
des valeurs et novateur,
il portera la bonne parole
à Chicago et marquera
de son empreinte
tous les musiciens
à partir des années 20,
dont le grand
Louis Armstrong.



La Nouvelle-Orléans et les premiers sons du jazz

► Orchestre « itinérant » de La Nouvelle-Orléans. Au piano, Lil Hardin, la future femme de Louis Armstrong.

▼ La musique des parades a été l'un des éléments constitutifs du jazz.

Le 18^e Etat de l'Union

Le Mayne de Bienville fonda La Nouvelle-Orléans en 1718, dans le nord du delta du Mississippi et en fit le centre des activités de la Compagnie des Indes occidentales. Quarante-quatre ans plus tard, la France cède la moitié de la Louisiane à l'Espagne puis, rapidement, l'autre moitié à l'Angleterre. Par la suite, alors qu'elle est redevenue française, Bonaparte la vend pour quatre-vingts millions de francs aux Etats-Unis en 1803, qui en feront, après neuf ans, le dix-huitième Etat de l'Union.

Commence alors pour La Nouvelle-Orléans une ère de prospérité économique à laquelle mettra fin la guerre de Sécession. Au lendemain du conflit



cohabitaient dans le port du Delta des peuples aux traditions bien différentes ; en même temps qu'une communauté noire depuis peu libérée de l'esclavage vivaient des Blancs d'origines diverses, française, espagnole ou anglaise, pour la plupart anciens combattants de l'armée confédérée, et des créoles, c'est-à-dire des hommes et des femmes de race blanche nés en Louisiane.

La musique, ciment des cultures

La discrimination raciale, présente à La Nouvelle-Orléans, était toutefois sans commune mesure avec celle que connaissaient des Etats comme le Mississippi ou l'Alabama. La musique,

notamment, permit aux populations noire et blanche de communiquer entre elles et, peu à peu, de mieux se comprendre. La cité de Louisiane fut d'ailleurs la première des Etats-Unis à se doter d'un opéra, à la grande satisfaction de la communauté créole passionnée par la tradition européenne. Mais la musique constitua aussi un moyen d'expression privilégié pour les Noirs, dans le quartier de Storyville surtout, où abondaient les lieux de plaisirs et où la prostitution était tolérée.

L'essor de la musique populaire à La Nouvelle-Orléans fut, en outre, favorisé par le prix bon marché des instruments, en particulier le cornet, au lendemain

Point de rencontre de cultures et de traditions musicales diverses, La Nouvelle-Orléans est le berceau du jazz. Jusqu'à la fermeture de son quartier réservé, en 1917, la coutume voulait que l'on y sacre un « roi ».

◀ Six virtuoses de l'école néo-orléanaise. De gauche à droite : Big Eye Nelson, Pops Foster, Paul Barbarin, Sidney Bechet, Albert Glenny et Alphonse Picou.



de la guerre hispano-américaine (1898) et par l'effervescence qui régnait dans les lupanars, les beuglants et les salles de danse de Storyville. Dans le quartier réservé, pianistes de ragtime ou de boogie-woogie, guitaristes de blues et brass bands, auxquels s'ajoutaient les

orchestres de rue (les street bands), s'exprimaient en toute liberté, n'hésitant pas à se jeter des défis devant une foule conquise. C'est ainsi que naquirent les premiers sons du jazz et, bien sûr, le style qu'on allait justement baptiser Nouvelle-Orléans. Un style basé sur l'improvisation collective, c'est-à-dire trois lignes mélodiques simultanément jouées par le cornet (ou la trompette), la clarinette et le trombone, le tout soutenu par un rythme syncopé.

Livery Stable Blues et *Dixieland Jass Band One-Step* de l'Original Dixieland Jass Band du trompettiste Nick La Rocca.

Au début des années 20, King Oliver donnera à cette musique, chaleureuse et rythmée, ses premiers titres de noblesse. Il n'en reste pas moins que le jazz vit le jour dans les bordels et les clubs de La Nouvelle-Orléans. Le premier chapitre de sa longue histoire devait d'ailleurs s'achever avec la fermeture de Storyville, en 1917.

■ En bas à gauche : l'Original Dixieland Jass Band, le premier orchestre de jazz à avoir enregistré.

▼ La fermeture de Storyville porta un rude coup à La Nouvelle-Orléans.

La tradition des « rois du jazz »

Buddy Bolden, Bunk Johnson, Freddie Keppard et Alphonse Picou furent parmi les tout premiers rois du jazz néo-orléanais. La plupart d'entre eux ne franchirent, cependant, jamais les portes d'un studio d'enregistrement. Freddie Keppard, par exemple, refusa d'enregistrer de peur qu'on ne copie son style. Il faudra attendre le 26 février 1917 pour que soit réalisé, à New York, le premier disque de jazz – où figurent



Played by the Original Dixieland Jazz Band

BARNYARD BLUES

As recorded on Victor Record No. 1825 under the title of "LIVERY STABLE BLUES" Jazz fox trot by D. LaROCCA

Other Famous Jazz Numbers By the Famous Dixieland Jazz Band

TIGER RAG	Jazz One Step	60
STRICT WALK	Jazz Fox Trot	60
SENSATION	Jazz One Step	60

LEO FEIST NEW YORK



- 1885** Naissance de Joseph Oliver, le 11 mai, en Louisiane, à La Nouvelle-Orléans ou à Baton Rouge.
- 1900** A la mort de sa mère, il est élevé par sa demi-sœur Victoria Davis.
- 1907** Il entre dans le Melrose Brass Band dont il devient rapidement le leader
- 1912** Il succède à Freddie Keppard comme roi du jazz à La Nouvelle-Orléans.
- 1917** Le cornettiste entre dans l'orchestre de Kid Ory. Puis il se rend à Chicago.
- 1919** Jouant dans deux orchestres différents, il triomphe au Dreamland et au Royal Gardens.
- 1921** Tournée en Californie avec l'ex-orchestre de Lawrence Duhé. L'accueil est mitigé.
- 1922** Formation du Creole Jazz Band avec Louis Armstrong au second cornet. L'orchestre se produit au Royal Gardens, rebaptisé Lincoln Gardens.
- 1923** Enregistrements des chefs-d'œuvre du Creole Jazz Band, dont le révolutionnaire *Dippemouth Blues*.
- 1924** Louis Armstrong quitte Oliver, qui dissout le Creole Jazz Band.
- 1925** Nouvelle impulsion à sa carrière avec la création des Dixie Syncopators.
- 1926** Avec les Dixie Syncopators, King Oliver retourne en studio. *Sugar Foot Stomp*, une nouvelle version de *Dippemouth Blues*, connaît un grand succès.
- 1931** Sa maladie s'étant aggravée, il doit mettre un terme à ses activités.
- 1938** Abandonné, King Oliver meurt dans la misère à Savannah, Géorgie.

Le conquérant de Louisiane

**C'est en rompant avec l'archaïsme
de la musique louisianaise
que King Oliver connut la gloire.
Ce grand roi du jazz mourut pourtant
solitaire et misérable.**

Jusqu'à la fermeture en 1917 du quartier de Storyville, à La Nouvelle-Orléans, on désignait, selon l'une des nombreuses coutumes faisant le charme de la ville, un roi du jazz. Cette musique n'en était certes qu'à ses premiers balbutiements, mais l'engouement pour les rythmes nouveaux provenant à la fois des musiques de parade, du blues et de certaines danses de tradition européenne n'en était pas moins fort. Pour attirer l'attention des habitués des lupanars et des clubs, cornettistes, trombonistes ou pianistes se livraient à des duels musicaux, faisant montre de tout ce dont ils étaient capables, non sans emphase, parfois.

La lutte pour la couronne

Le cornettiste Buddy Bolden fut vraisemblablement le premier « souverain » de Crescent City, à en juger par son surnom de « First Man Of Jazz ». Mais l'excès de bourbon le conduisit direc-

tement dans un hôpital psychiatrique et il fallut lui trouver un successeur. Il y eut Bunk Johnson, Manuel Perez, Freddie Keppard et... Joe Oliver. Dans son ouvrage *Jazzmen*, Frederic Ramsey Jr. (cité par Alain Gerber) explique comment Oliver, qui se produisait alors à l'Aberdeen, réussit à s'imposer face à Keppard : « Joe sortit et continua à jouer dans la rue. Tous comprirent la signification de son geste lorsqu'il dirigea successivement son cornet vers le cabaret Peter où jouait Keppard, puis vers la salle en face où travaillait Perez (...). Bientôt, tous les cabarets se vidèrent, les clients accoururent, comme ensorcelés par le cornet de Joe. Lui, calme et serein, revint à l'Aberdeen, entraînant derrière lui toute cette foule. Puis, tout à coup, échauffé et essoufflé, il ouvrit la bouche pour expliquer tout ce qu'il avait sur le cœur. Mais il ne put dire que : " Et voilà ! ça leur apprendra ! " Peu de temps après, Peter Lala, directeur d'un des plus fameux



établissements du quartier réservé, lui demanda de se mettre à la tête de l'orchestre qui travaillait pour lui : ce fut sa consécration. »

« Le Creole Jazz Band d'Oliver grava ses disques en 1923, lesquels constituent le premier ensemble important d'enregistrements de jazz authentique. »

James Lincoln Collier

Cette scène, qui appartient aux glorieux chapitres du jazz Nouvelle-Orléans, s'est sans doute déroulée en 1912. Elle marque, en tout cas, les débuts véritables de la carrière de Joe Oliver. Aucun cornettiste, jusqu'à l'avènement de Louis Armstrong au début des années 20, ne parviendra à lui ravir la couronne tant sa contribution au jazz

sera considérable. Il a fixé les règles de l'école Nouvelle-Orléans, ouvert la voie aux futurs grands solistes et, dans une certaine mesure aussi, aux big bands de la *swing craze*. Pourtant, c'est dans la misère, oublié de ceux qui avaient été ses enfants spirituels, qu'il devait disparaître, à Savannah (Géorgie). Sa sœur, nous dit Alain Gerber, « ne trouva même pas la somme suffisante à l'achat d'une pierre tombale ». Ajoutant : « A Savannah, on enterra le vieux Joe honteusement, " comme les pauvres et les chiens ". Si l'on avait dit tout haut que ce corps était celui d'un roi, d'un homme qui avait jeté les bases de la plus brûlante musique dont le siècle puisse s'enorgueillir, il se serait sans doute trouvé des gens pour éclater de rire. »

La vie tumultueuse de Storyville

Joseph Joe Oliver est né le 11 mai 1885 dans une plantation de Baton Rouge selon certains spécialistes, selon d'autres, et notamment Walter C. Allen, son biographe, à La Nouvelle-Orléans, plus précisément dans Dryades Street. Sa cicatrice à l'œil gauche a également

suscité des interrogations. Est-il devenu borgne après une bagarre au couteau alors qu'il était adolescent. On peut en douter si l'on observe attentivement les quelques photographies que nous possédons de lui.

En revanche, les toutes premières années de sa vie nous sont connues. Il est né de père inconnu et sa mère est décédée en 1900. Elevé par une demi-sœur, Victoria Davis, Joe Oliver travaille comme domestique chez une famille blanche de La Nouvelle-Orléans. A l'initiative de Victoria, il prend quelques leçons de musique et s'initie même au trombone, qu'il ne tarde pas à abandonner pour le cornet sur les conseils de son professeur, un certain Kenchen. Ce dernier a formé un orchestre et lui propose alors de venir le rejoindre. C'est d'ailleurs lors d'une tournée avec la formation de Kenchen qu'Oliver est blessé au visage, très certainement à Baton Rouge.

▲ L'orchestre de King Oliver en 1922. Selon la tradition, c'est en camion qu'il se déplaçait.

FEELING Littéralement « sentiment ». Jouer avec feeling suppose authenticité et émotion. Ce qui, évidemment, ne figure pas sur une partition.

► Les Dixie Syncopators en 1926. Avec son orchestre, King Oliver a enregistré plusieurs chefs-d'œuvre, dont une superbe version de « Dippermouth Blues », intitulée « Sugar Foot Stomp ».

▼ King Oliver (assis) et son disciple Louis Armstrong.



Le cornettiste ne semble pas très doué, en ce tout début des années 10. Certains propos de Bunk Johnson et l'attitude de certains musiciens de Storyville lui demandant d'aller s'exprimer loin de leurs oreilles permettent de le

penser. Pourtant, précisément grâce à Johnson, Oliver apprend vite. Devenu membre du Melrose Brass Band en 1910, il s'en affirme même en quelques mois le leader, ce qui ne sied guère aux autres instrumentistes. Ainsi, on raconte que le tromboniste Honoré Dutrey, qui rejoindra pourtant le cornettiste quelques années plus tard, aurait menacé de le tuer s'il recommençait à prendre de l'argent qui ne lui était pas destiné. Le Melrose Brass Band dissous – et l'on comprend pourquoi ! –, Oliver entre peu après au sein de l'Onward Brass Band, dirigé par le cornettiste Manuel Perez, puis il met sur pied son propre orchestre avec le clarinetiste Louis Big Eye Nelson, le pianiste Richard Jones et le batteur Dee Dee Chandler, le premier à avoir adapté une pédale à la grosse caisse. C'est avec cette formation, dont la chaude polyphonie enthousiasme les habitués de l'Aberdeen, que King Oliver ravira la « mythique » couronne à Freddie Keppard en 1912 !

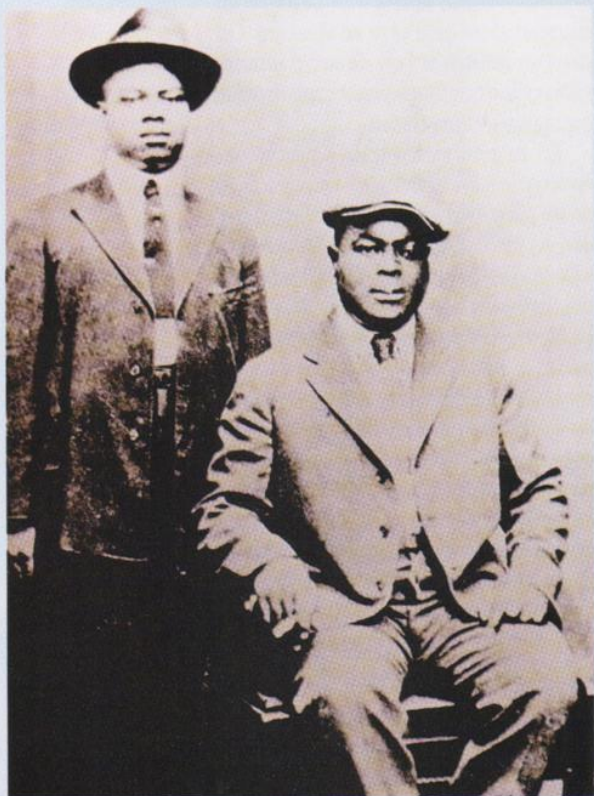
La gloire à Chicago

Lorsqu'il décide de poursuivre sa carrière à Chicago peu après la fermeture de Storyville, King Oliver est de très loin le cornettiste le plus populaire de La Nouvelle-Orléans. Ses interventions

étourdissantes dans l'Olympia Orchestra, où jouait également un certain Sidney Bechet, et dans l'orchestre du tromboniste Kid Ory ont fait oublier Freddie Keppard, d'ailleurs parti en Californie. Elles ont surtout permis au jazz d'évoluer considérablement. Sa popularité est d'ailleurs telle que, sitôt sorti de la gare de LaSalle Street, il est sollicité par deux chefs d'orchestre, qui sont par ailleurs ses amis. Bill Johnson, qui a décroché un contrat au Royal Gardens, et Lawrence Duhé, à la tête d'une formation qui se produit au Dreamland. King Oliver n'aura pas à choisir. Il passe un accord avec Duhé et Johnson et joue au Dreamland de 21h30 à 0h30 et au Royal Gardens de 1 heure à 4 heures !

Un nouvelle façon de jouer

Assurant seul le leadership de l'orchestre après s'être débarrassé de Duhé, King Oliver se rend en Californie. L'accueil est mitigé et, en 1922, il retourne à Chicago. Dans la perspective de jouer au Royal Gardens nouvellement rebaptisé Lincoln Gardens, il fonde le Creole Jazz Band et recourt aux services de Louis Armstrong. Les enregistrements qui suivent – *Dippermouth Blues* en témoigne ! – vont peser de façon décisive dans l'évolution du jazz. Car



Premier créateur de jazz

► *Le Creole Jazz Band. A l'exception de Lil Hardin, née dans le Tennessee, tous les membres de l'orchestre étaient originaires de La Nouvelle-Orléans.*

Une étude comparative des styles de King Oliver et de Louis Armstrong tournerait à l'avantage du second. Car au sein du Creole Jazz Band, dès le début des années 20, l'élève a dépassé le maître. Oliver n'en reste pas moins, comme cornettiste et surtout comme chef d'orchestre, le premier véritable créateur de jazz. Il a su structurer les différents folklores que l'on jouait dans les rues et les beuglants de La Nouvelle-Orléans. Avec lui, la musique que l'on peut qualifier de « pré-jazz » devient ce que les critiques allaient baptiser l'école Nouvelle-Orléans.

Du pré-jazz à l'école Nouvelle-Orléans

Les premiers rois n'ont laissé aucun témoignage discographique, mais on peut penser qu'auparavant le jazz

TWO-BEAT

Il s'agit d'un rythme à quatre temps où le tuba ou la contrebasse accentue les temps forts, c'est-à-dire les premier et troisième temps. On a pu dire que le two-beat fut l'une des caractéristiques essentielles du jazz Nouvelle-Orléans. Mais certaines des premières formations louisianaises recoururent également au four-beat, dans lequel tous les temps sont marqués.



n'était qu'une adaptation plus ou moins anarchique des musiques de fanfare, du blues et de certaines danses comme la polka. King Oliver, lui, alla beaucoup plus loin. Comme le révèlent ses premiers enregistrements avec le Creole Jazz Band, il fonda son style sur la polyphonie non plus à trois, mais à quatre voix. Le premier cornet, celui du leader, jouait la mélodie principale doublée par le second cornet (celui de Louis Armstrong notamment) à la tierce inférieure ou supérieure, tandis que la clarinette et le trombone créaient d'autres lignes mélodiques – le tout sur un rythme two-beat. L'improvisation restait collective, mais elle était « réfléchi » car Oliver avait préalablement « pensé » des arrangements

dont ses instrumentistes devaient s'écarter le moins possible. Tout au plus pouvaient-ils embellir, par quelques variations, les lignes mélodiques. Ce fut là un pas considérable de franchi qui allait permettre à la musique de jazz de se développer selon des schémas logiques.

Un novateur

King Oliver ne s'est pas contenté de fixer les règles harmoniques et rythmiques de l'école Nouvelle-Orléans. S'il fut l'un des gardiens vigilants des traditions musicales du sud des États-Unis – il est resté intimement lié au blues –, certaines de ses œuvres montrent bien qu'il avait su dépasser le concept d'improvisation collective pour donner un nouveau rôle au soliste. Ce

Oliver et Armstrong, qui portent à un niveau jusqu'alors jamais atteint le style Nouvelle-Orléans, confèrent surtout un nouveau rôle au soliste. Oliver, notamment, modifie son jeu, réfrène son impétuosité, qui lui a valu hier la gloire dans les beuglants de Storyville, pour développer un discours d'une « tendresse retenue », comme l'a si bien noté le critique Jean Wagner, mais sans rien perdre de son feeling.

Mais aussi lumineuse soit-elle, la complicité entre King Oliver et Louis Armstrong est de courte durée. En 1924, sur les conseils de Lil Hardin qu'il vient d'épouser, Armstrong décide en effet de voler de ses propres ailes. Pour King Oliver, le coup est rude. Qui plus est, son espoir de repartir sur de nouvelles bases, avec d'autres musiciens, est subitement anéanti, lorsqu'un incendie ravage le

« Les sourdines entrèrent en scène avec King Oliver, qui fut le premier à fourrer des bouteilles dans sa trompette pour jouer plus doucement. »

Jelly Roll Morton

Lincoln Gardens à la veille de Noël. Résultat, il lui faut revenir dans l'orchestre de Dave Peyton qui joue au Plantation Café !

Derniers succès

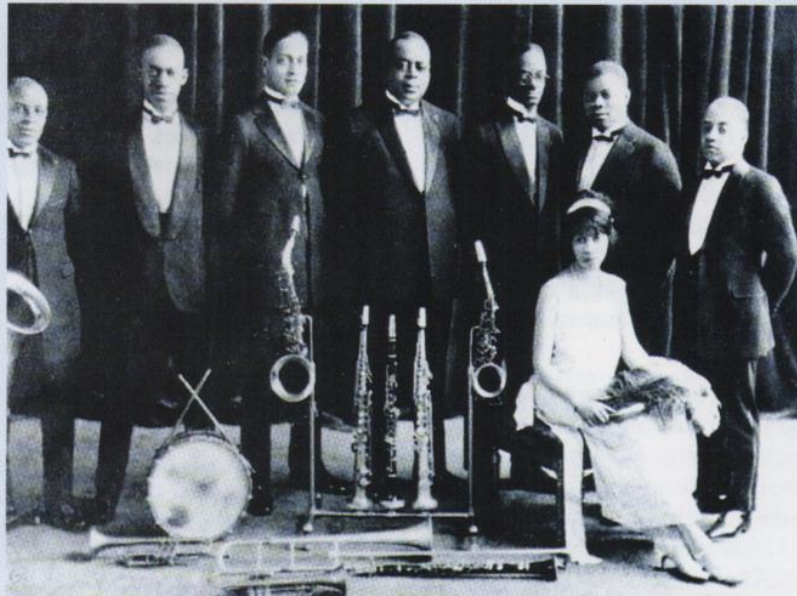
Cet orchestre, dont une fois encore King Oliver va prendre la direction très rapidement, est connu sous les noms de Symphonic Syncopators, Dixie Syncopators ou Savannah Syncopators. Pour certains, les enregistrements de cette période ne supportent guère la comparaison avec ceux du Creole Jazz Band. Pourtant, des titres tels que *Snag It*, *Deep Henderson* et, surtout, *Sugar Foot Stomp*, nouvelle version de *Dippermouth Blues*, montrent que le cornettiste, qui optera pour la trompette au début des



années 30, n'a rien perdu de son jeu à la fois bouillonnant et réfléchi, un jeu lié à l'univers du blues.

Une fin misérable

King Oliver aura eu le talent de son côté – non pas la chance ! Le Plantation Café doit fermer ses portes, ayant enfreint la loi sur la prohibition, et le jazzman est contraint de rejoindre les rangs de l'orchestre de Clarence Williams à New York. Mais il y a plus grave. La pyorrhée qu'il traîne depuis plusieurs années lui a fait perdre toutes ses dents. Il ne peut donc plus espérer recouvrer les honneurs auxquels il pouvait encore prétendre au début des années 30, après avoir, notamment avec les Dixie Syncopators, favorisé l'essor



◀ Le Creole Jazz Band avec, outre King Oliver (au centre), Louis Armstrong (2^e à droite) et Lil Hardin (assise).

UN LEADER AUTORITAIRE

L'autorité de King Oliver se doublait d'un solide sens de l'humour. Devenu le leader d'un orchestre qui se produisait au Cabaret 25 en 1915, il avait pris l'habitude de donner le signal à ses musiciens, par exemple le début d'un dernier chorus, en tapant du pied. Un jour, ce geste passa totalement inaperçu. Excédé, le chef d'orchestre apporta le lendemain une brique qu'il cacha jusqu'à la fin du morceau. Au signal, il en assena alors un violent coup sur la scène, surprenant à la fois les musiciens et le public !

du swing. Seul et totalement ruiné, il vivra ses dernières années comme un véritable enfer à Savannah. Il n'aura plus que ses lettres adressées à Victoria Davis comme seule et unique bouée



de sauvetage. Mais, comme il l'avait confié à Victoria, il ne reverra jamais plus New York. Il ne pourra même pas être enterré à La Nouvelle-Orléans selon son souhait. C'est dans une maison sordide de Géorgie que s'est éteint King Oliver. Le 10 avril 1938 !

◀ Une affiche annonçant le Jazz Band de King Oliver, au Paramount.

◀ « Canal Street Blues », l'un des morceaux les plus célèbres de King Oliver.



dont profita, avec un exceptionnel talent, Louis Armstrong. D'autres œuvres, celles notamment enregistrées à la fin des années 20, prépareraient, quant à elles, par leurs rythmes dansants l'âge d'or du swing.

Un cornettiste au jeu expressif

A défaut d'avoir possédé cette virtuosité magique d'Armstrong, Oliver n'en a pas moins été un brillant cornettiste, utilisant les « blue notes ». De son jeu, Alain Gerber écrit qu'il est « dépouillé, robuste, simple et vigoureux [et] confortablement assis sur le temps ; le vibrato est serré, un peu comme celui de Sidney Bechet sur la clarinette, et la sonorité chaude plutôt que chaleureuse (...) ».



◀ Kid Ory, le tromboniste le plus célèbre de Crescent City.

AFFINITÉ Kid Ory fut le plus célèbre des trombonistes de l'école Nouvelle-Orléans. Il a croisé la route de King Oliver à plusieurs reprises et, comme lui, contribua très largement à faire connaître le jazz hors des frontières de Louisiane. Né à La Place (Louisiane) le 25 décembre 1886, il s'initia, tout d'abord comme banjoïste puis comme tromboniste, dans différents orchestres de sa ville natale, avant de s'établir à La Nouvelle-Orléans, où il entra dans la formation de Lewis Matthews. Ayant pris sa succession, Ory engagea alors plusieurs jeunes talents, dont Johnny Dodds et King Oliver puis, après que ce dernier fut parti tenter sa chance à Chicago, Louis Armstrong.

Après *Ory's Creole Trombone* en 1922, premier titre enregistré par un orchestre noir de Louisiane, le tromboniste se rendit à son tour à Chicago où il retrouva ses anciens complices de Storyville. Les enregistre-

ments réalisés avec les Hot Five de Louis Armstrong comme ceux avec les Dixie Syncopators de King Oliver devaient permettre à Kid Ory, tout en se montrant particulièrement à l'aise dans l'improvisation collective, de conférer un nouveau rôle à son instrument de prédilection. Arnaud Bienville décrit ainsi son jeu : « Sonorité chaleureuse, gouailleuse même, glissandos amples et puissants, il est le roi du jeu taigate (...). En tant que soliste, Kid Ory excelle sur le blues lent où son phrasé paresseux prend une teinte vocale du meilleur effet. »

Ayant un temps abandonné le jazz pour se consacrer à l'élevage de chevaux en Californie, il fut de nouveau propulsé sous les feux de l'actualité au lendemain de la guerre, à l'occasion du New Orleans Revival en particulier grâce à Orson Welles, qui lui a permis d'animer une émission à la radio. établi à Hawaii, Kid Ory s'y est éteint le 23 janvier 1973.

Sugar Foot Stomp

Avec « Dippermouth Blues », le Creole Jazz Band avait dépassé le concept d'improvisation collective. Mais avec « Sugar Foot Stomp », qui en est une relecture moderne, King Oliver libère définitivement les solistes.

1 Too Bad

En 1925, King Oliver fonde un nouvel orchestre comprenant Luis Russell au piano, Albert Nicholas et Barney Bigard à la clarinette et au saxo, Bert Cobb au cuivre, Bud Scott au banjo, Kid Ory au trombone et Paul Barbarin à la batterie. Malgré l'arrangement sophistiqué de Billy Paige, on devine la volonté profonde des différents instrumentistes de renouer avec les rythmes hot de La Nouvelle-Orléans.

2 Snag It

Enregistré avec la même formation que *Too Bad*, ce blues de douze mesures permet aux solistes de montrer toute l'étendue de leur talent, le leader lui-même, Kid Ory (trombone) et Albert Nicholas (saxo soprano). *Snag It* fut l'un des plus grands succès de la seconde carrière du cornettiste louisianais.

3 Deep Henderson

Rebaptisé les Dixie Syncopators, l'orchestre de King Oliver enregistre en avril 1926 *Deep Henderson*. Le cor-

nettiste, soutenu par une section de saxophones, franchit là une nouvelle étape. Les arrangements, en effet, sont écrits, et l'on pense davantage à Fletcher Henderson qu'au King Oliver de l'époque du Creole Jazz Band.

4 Jackass Blues

C'est avec la chanteuse Georgia Taylor que King Oliver et son Dixie Syncopators fixent dans la cire ce morceau. Kid Ory et Albert Nicholas y montrent leur profond attachement au blues. Cette version supporte allègrement la comparaison avec celle réalisée au même moment par la formation de Fletcher Henderson.

5 Sugar Foot Stomp

Sugar Foot Stomp est le chef-d'œuvre absolu de King Oliver, en même temps que le plus caractéristique de son style. « Voilà exposée ici l'essence même du jazz. En fait, il n'y a qu'une poignée de notes, mais le tout repose sur la façon dont Oliver les nuance. Les trois chorus sont construits sur la tierce "bleue", usage inhabituel dans le répertoire classique, et Oliver fait constamment varier

la hauteur de ces notes. Elle sont colorées par l'ouverture ou la fermeture graduelles d'une sourdine. Et, finalement, elles sont placées à certains points du tempo de telle façon qu'il est difficile, même après des auditions répétées, de déterminer avec précision où elles tombent. En somme, tout au long du solo, les notes qu'utilise Oliver se déplacent dans le temps, comme se déplacent, dans l'espace les images d'un kaléidoscope », écrit le critique James Lincoln Collier.

6 Wa Wa Wa

Les Dixie Syncopators sont ici une nouvelle fois en très grande forme. L'un des morceaux les plus chaleureux du répertoire de King Oliver.

7 Someday Sweetheart

Pour l'enregistrement de ce morceau, les Dixie Syncopators se sont adjoint les services du clarinettiste néo-orléanais Johnny Dodds, qui signe un superbe solo en stop chorus : l'orchestre ne marque plus que le premier temps de la mesure pour mieux mettre en valeur l'intervention du soliste. Oliver devait vendre plus de 50 000 exemplaires de ce disque en un mois seulement !

8 Dead Man Blues

Barney Bigard à la clarinette sur *Dead Man Blues* qui rend hommage à Jelly Roll Morton, avec Oliver l'une des gloires de La Nouvelle-Orléans.

9 Willie The Weeper

Petit chef-d'œuvre du répertoire d'Oliver, *Willie The Weeper* permet à Omer Simeon de faire jeu égal avec Johnny Dodds, les deux clarinettistes partageant ce même sens de la note juste et des phrases fluides et limpides.

10 Farewell Blues

Enregistré en nonette avec, vraisemblablement, outre Oliver au cornet, James Archey au trombone, Barney

Bigard à la clarinette et Lawson Buford au tuba, le « Blues de l'adieu » pourrait bien être un clin d'œil à la fermeture du quartier réservé de Storyville en 1917. Une ambiance typiquement néo-orléanaise domine dans ce morceau.

11 Sobbin' Blues

Enregistré, comme le morceau précédent, le 18 novembre 1927 à Chicago, *Sobbin' Blues* témoigne d'une nostalgie de l'ambiance de Crescent City. Mais les musiciens de l'orchestre, à commencer par le leader, n'en ont pas moins gagné en maturité dans l'interprétation.

12 West End Blues

Immortalisée par Louis Armstrong, cette composition d'Oliver est l'un des grands standards du jazz d'avant-guerre. King Oliver et ses Dixie Syncopators en réalisent ici une version tout aussi envoûtante. Le solo du leader est une petite merveille.

13 Four Or Five Times

Pour l'enregistrement de cette composition signée Hellman et Gay, King Oli-

ver est accompagné par Ed Anderson au second cornet, Ed Cuffee au trombone, Omer Simeon et Arville Harris à la clarinette, Leroy Tibbs au piano, Leroy Harris au banjo, Cyrus S. Clair au tuba. Ce titre figure parmi les œuvres majeures du répertoire du cornettiste néo-orléanais.

14 I'm Watching The Clock

C'est le 12 septembre 1928 que les Dixie Syncopators enregistrent *I'm Watching The Clock*. Outre celles d'Oliver, on remarquera les interventions tout aussi lumineuses de J.C. Higginbotham, au demeurant l'un des premiers solistes du trombone.

15 Papa De Da Da

Gravée le 9 janvier 1931, cette composition des frères Williams et Todd révèle le changement de style opéré par King Oliver, qui nous plonge ici en plein swing.

16 Stop Crying

Comme le précédent, ce morceau a pu dérouter certains critiques, qui

n'ont pas compris le virage swing de King Oliver. Même si l'on peut lui préférer *Sugar Foot Stomp*, *Stop Crying* témoigne du rôle décisif joué par le cornettiste dans l'évolution du jazz. Grâce à lui, cette musique devait rencontrer le succès dans tous les Etats-Unis durant les années 30.

17 Sugar Blues

Composition de Fletcher Henderson et Clarence Williams, *Sugar Blues* est encore l'un des titres très swing de la seconde carrière de King Oliver. La trompette, qu'il a préférée ici au cornet, a conservé les sonorités chaudes du style Nouvelle-Orléans, mais les arrangements y sont nettement plus policés.

18 I'm Crazy 'Bout My Baby

Non, ce n'est ni Benny Goodman ni Artie Shaw que nous écoutons. Il s'agit bien de King Oliver et de son orchestre. Les blue notes de la trompette sont là pour nous le rappeler. Mais quel chemin parcouru depuis les premiers enregistrements avec le Creole Jazz Band !

▼ Le Creole Jazz Band en 1921, lors d'une prestation au Pergola Dancing Pavillon de San Francisco. De gauche à droite : Minor Ram Hall, Honore Dutrey, King Oliver, Lil Hardin, David Jones, Johnny Dodds, Jimmy Paolo et Ed Garland.



Lincoln Gardens



► La scène du Lincoln Gardens, le club de jazz le plus célèbre de Chicago durant les « Roaring Twenties ».

Situé sur la 31^e Rue, dans le quartier noir de Chicago (le South Side), le Lincoln Gardens, d'abord baptisé le Royal Gardens, fut le club de jazz le plus célèbre de la ville durant la prohibition. Bien qu'il fût réservé à la clientèle noire, certains musiciens de race blanche y eurent accès et purent ainsi se familiariser avec les rythmes hot des musiciens néo-orléanais.

Le club, qui pouvait contenir mille personnes environ, accueillait aussi d'autres spectacles, notamment de music-hall et de variétés. Mais face au succès remporté par les orchestres de La Nouvelle-Orléans, la propriétaire – blanche – des lieux, une certaine Mrs. Majors, et le directeur, Redd Buck, allaient bientôt se consacrer

C'est dans ce club du South Side que King Oliver et Louis Armstrong transmirent le virus du jazz aux Chicagoans.

presque exclusivement au jazz, les Blancs s'y montrant très réceptifs. Chaque mercredi était d'ailleurs organisé à leur intention un *midnight ramble*. « Chaque fois qu'il y avait *midnight ramble*, explique le pianiste Tom Thibeau, qui eut l'occasion de jouer avec Bix Beiderbecke, l'orchestre d'Oliver arrêtait à 23 heures et les clients noirs

partaient. L'orchestre revenait à minuit et il jouait alors pour un nombreux public blanc, constitué en majorité de musiciens qui avaient eux-mêmes, à cette heure, fini de travailler. »

Le Creole Jazz Band, à son retour à Chicago, en 1922, fut aussitôt engagé par Redd Buck. Ce fut King Oliver, par conséquent, qui contribua à la renommée du club. Il eut l'heureuse initiative d'engager pour le soutenir dans ses interventions un jeune musicien nommé Louis Armstrong. Les jeunes Chicagoans comme Bud Freeman et Bix Beiderbecke n'oublièrent jamais les leçons que les deux cornettistes leur dispensèrent chaque soir dans les folles ambiances du Lincoln Gardens, qui devait être ravagé par un incendie en 1925.